

LE JOUR, 1951
01 SEPTEMBRE 1951

PREMIER SEPTEMBRE

Le retour du Premier septembre ne nous laissera pas indifférents. C'est pour les Libanais le rappel d'un grand souvenir.

Si un événement majeur plus récent est commémoré maintenant avec plus d'apparat, si l'indépendance du pays a pris le pas sur son retour à la vie, cela ne veut pas dire que le passé puisse être oublié.

Le Liban a sans doute défendu ses libertés pendant des siècles. Il n'en était pas moins amputé de la plupart de ses terres nourricières ; et la menace politique qui a pesé sur lui au cours de la première Grande guerre a pu paraître mortelle ; de cette guerre le Liban était sorti anémié et pantelant.

Il suffit de lire Lawrence pour mesurer les périls que nous connûmes alors. Pour cet acte héroïque illuminé, à peine étions-nous une vue de l'esprit. Ce sont, si notre souvenir est exact, les dernières pages des « Sept Piliers de la Sagesse » qui montrent le mieux l'orientation finale de ses rêves.

Ces jours émouvants du passé, nous les avons vécus ; et les émotions d'alors n'ont pas fini de résonner dans notre poitrine. Il s'agissait de savoir si le Liban sauverait ou perdrait son avenir et ses chances.

Après de longues incertitudes, et des inquiétudes plus longues, le premier septembre 1920 fut définitivement le jour du salut.

Il y a trente-et-un ans de cela, et pour nous qui écrivons ce matin c'est un peu plus que la moitié de notre âge. Cela ne se constate pas sans quelque mélancolie. Alors, nous étions dans la mêlée jusqu'au cou, tandis qu'autour de ce pays les dangers se multipliaient.

Malgré certaines apparences, l'incompréhension était quasi-totale. Nous pourrions en apporter mainte preuve. Ce n'est pas l'heure d'analyser ce mémorable chapitre d'histoire, mais seulement de s'en souvenir.

Dans ce qui se fit alors, il y eut quelque chose de providentiel. Le Hachémite eut-il accepté certaines conditions qu'on lui faisait, la face du Proche-Orient était changée ; et nous nous noyions tous, Dieu sait pour combien de temps, dans le golfe Persique et dans la mer Rouge ; tandis que l'Égypte et la Syrie avec nous appelaient l'histoire à leur secours et demandaient de l'air à la mer occidentale.

Si Londres avait vu les choses ainsi, vers 1917, elle eut assuré pensons-nous son repos et celui des Arabes ; tandis que par son fait, pour des raisons de structure, nous voici tous dans la confusion.

L'histoire établira qu'alors, déjà, nous opposions le réalisme le plus conscient au romantisme le plus perturbateur. A une Commission américaine, dite commission

Crane, vers 1919, nous étions allés dire bravement ces choses en anglais. Mais, déjà le « Proche-Orient », pourtant vital, était une notion ou mieux une réalité qui se perdait. La tendance était pour un conglomérat d'éléments disparates et contradictoires. On s'était mis à faire de la politique au détriment de l'Histoire. C'était comme la rêverie d'un fumeur de haschich qui désorganisait la Méditerranée orientale dans ses profondeurs...

Ce n'est pas sans raison que le Premier septembre reste pour nous un grand jour. Il a rendu l'indépendance possible ; il faut que les jeunes générations le sachent. Ce fut vraiment le jour du destin. L'historien de la Syrie comme celui de l'Égypte seront amenés à reconnaître que c'est le rétablissement du Liban, le premier septembre 1920, qui éloigna de ces deux pays le danger d'une pesante hégémonie.

L'histoire a de ces résonances inattendues qui pour être reconnues et senties, demandent parfois un demi-siècle.